

Première rencontre

Perchée sur mes talons hauts, je trotte derrière lui dans une vaine tentative de le rattraper. Sans égard pour moi, il avance à grands pas militaires avec cette virile arrogance qu'arborent souvent les hommes de grande taille. Le bruit des clefs qui s'entrechoquent à sa ceinture mêlé au claquement de ses chaussures cloutées résonne étrangement dans le couloir silencieux. Nous avons déjà franchi cinq grilles soigneusement cadencées et je suis complètement perdue dans ce dédale qui me conduit au cœur de la prison. Je me sens envahie par un sentiment irrationnel de panique à l'idée de ne plus pouvoir ressortir.

Un homme en uniforme est assis, rigide, devant une porte blindée entrouverte. Il se lève lentement et sans un mot me fait signe d'entrer. La porte se referme avec un bruit mat qui me fait sursauter. La pièce est exiguë et d'une saleté repoussante. Les murs gardent les vestiges écaillés d'une peinture dont la couleur indéfinissable a quelque chose de poétique.

Isabelle... La couleur de l'attente et de l'espoir déçu. J'en ressens toute la tristesse et la charge émotionnelle.

C'est mon baptême du feu, ma première affaire d'assises, six mois à peine après avoir prêté serment. Je me maudis d'avoir accepté cette désignation d'office à quelques jours de l'audience et m'interroge encore une fois sur les raisons qui me poussent à me mettre ainsi en péril. Je réalise maintenant à quel point il sera difficile d'étudier en si peu de temps et sans aucune expérience un dossier dont l'épaisseur me donne le vertige.

L'odeur de pommes de terre mal cuites et d'eau de vaisselle croupie me soulève le cœur. Que diable suis-je venue faire dans cette galère ?

Il est assis, les coudes sur les genoux, la tête enfouie dans ses longues et fines mains dont l'élégance me surprend. Il tourne vers moi un visage dénué d'expression mais je crois pourtant déceler une pointe d'ironie dans son regard.

Je regrette de ne pas être arrivée la première. Je l'aurais reçu assise, devant mes quelques notes prises à la hâte, protégée par le bureau métallique crasseux qui trône au milieu de la pièce. Cela m'aurait donné une contenance et conféré l'avantage.

Je lui fais face les bras ballants le long du corps, sans même pouvoir me raccrocher à mon sac que j'ai été sommée de laisser à l'entrée. Me raclant la gorge je parviens à lui dire avec effort :

— Bonjour, je suis Maître Bayard. J'ai été désignée par le Bâtonnier pour vous assister.

J'hésite à lui tendre la main. Doit-on serrer la main d'un individu qui a sept braquages à son actif ? Personne ne m'a dit ce qu'il convient de faire dans une telle situation. Je me décide enfin mais il reste immobile.

Je m'assieds gauchement. Il fait glisser lentement son siège et me regarde en silence. Je fais semblant de lire tout en l'observant à la dérobée. Il est très laid, d'une laideur telle qu'elle en devient caricaturale. Il paraît beaucoup plus vieux que son âge.

Je ne sais comment engager la conversation et cherche désespérément quelque chose à lui dire.

Rompant tout à coup le silence il me demande :

— Vous savez comment on appelle la prison des Baumettes ?

Je lui réponds que je l'ignore. Il éclate d'un rire sans joie et me lance brutalement :

— Le paradis de la branlette.

Saisie, je ne peux que bégayer quelques mots qui cachent maladroitement mon malaise.

Redevenu sérieux, il m'assène froidement :

— Vous connaissez un meilleur moyen de vous réchauffer ?

C'est alors seulement que je me rends compte que sa chemise est bourrée de papier journal, que son torse et ses bras en sont tapissés. Je frissonne sous la morsure du froid humide qui fait suinter les murs et qui me transperce soudain.

Le rouge aux joues, je me lève d'un bond, me retenant de crier que l'on m'ouvre la porte. Je me

sens incapable d'en supporter davantage et prends piteusement la fuite.

Il me faut impérativement reprendre l'initiative. Je n'ai pas de temps à perdre. Il ne me reste que dix jours pour apprivoiser cet être dont le parcours est à des années lumière de ma propre histoire. Dix jours pour franchir le gouffre des expériences qui nous sépare.

Ma première approche du dossier ne m'a laissé aucun doute sur sa culpabilité. J'imagine encore mal quel sera mon axe de défense mais je sens intuitivement que je ne pourrai jamais plaider ce dossier sans son aide.

Cette fois le défi est de taille...

Deuxième rencontre

J'ai passé une partie de la nuit à lire l'acte d'accusation qui ne fait pas moins de trente pages, et les deux rapports d'expertises psychiatriques qui m'ont consternée. Les experts sont formels. Selon eux, mon client est un être non seulement pervers et manipulateur, mais aussi totalement marginal, inadapté, responsable de ses actes, dangereux et grandement susceptible de récidiver. J'ai vite compris que ce ne sera pas dans ces documents que je trouverai les éléments me permettant d'assurer efficacement sa défense. Je sais qu'il me faudra traquer le détail au détour d'une déposition, d'un témoignage, chercher les contradictions, décrypter les non-dits, trouver le bon éclairage qui tempèrera l'impitoyable réalité des faits. Je suis loin cependant d'être arrivée au bout de ma lecture. Sept vols à main armée, c'est autant d'enquêtes, de dizaines de personnes, victimes, témoins ou otages interrogés, autant de PV que je suis censée dépouiller, analyser et dont il me faudra tirer la quintessence.

Découragée, j'ai pris rendez-vous avec un psychiatre pour examiner avec lui les conclusions des experts. Je me refuse à croire qu'un être humain

puisse être à ce point antipathique, dénué de sens moral, dépourvu de circonstances atténuantes.

J'attends patiemment, encore tout étonnée que le docteur Charbonnier ait accepté de me recevoir si rapidement et pour un tel motif. Une jolie jeune femme aux grands yeux myosotis vient me chercher et m'introduit dans un immense bureau décoré avec soin, aux couleurs lumineuses et chatoyantes où je me sens immédiatement à l'aise.

Je lui ai expliqué au téléphone ce que j'attends de lui et sans plus de préliminaires qu'une solide poignée de main, il prend les deux rapports d'expertises que je lui tends et les lit d'un seul trait, sans faire le moindre commentaire. Sa lecture terminée, il me sourit et me dit gentiment :

— Il est difficile de vous donner un avis pertinent, je ne connais pas votre client, je ne l'ai pas examiné et je ne peux donc que me fier aux observations de mes confrères.

Je le sais bien mais ne peux m'empêcher d'insister.

— Je n'arrive pas à admettre que l'on ne puisse rien trouver de positif à dire sur lui. Vous allez sans doute me trouver bien naïve mais je reste persuadée qu'il y a forcément quelque chose de bon dans chaque individu.

— Sans doute, sans doute...

— J'espérais que vous trouveriez suspect que les experts fassent une analyse exclusivement négative de sa personnalité. Vous ne pensez pas que trop c'est trop ?